

PAULO
COELHO

Adultère



Parce qu'un grand amour
n'est jamais écrit d'avance

Flammarion

« UNE VIE SANS AMOUR VAUT-ELLE LA PEINE D'ÊTRE VÉCUE ? »

Linda a 31 ans et, aux yeux de tous, une vie parfaite : elle a un mari aimant, des enfants bien élevés, un métier gratifiant de journaliste et habite dans une magnifique propriété à Genève. Cependant, elle ne supporte plus de faire semblant d'être heureuse quand, en vérité, elle ne ressent rien d'autre qu'un sentiment grandissant d'apathie et d'indifférence.

Jusqu'au jour où elle retrouve un ancien petit ami. Jacob est un homme politique de premier plan et, lors d'une interview, il éveille en elle un sentiment oublié depuis longtemps : la passion. Elle fera tout pour conquérir cet amour impossible et devra aller au plus profond d'elle-même pour enfin trouver le bonheur.

Paulo Coelho est né à Rio de Janeiro en 1947. Son œuvre a été publiée dans 168 pays et traduite en 80 langues. Il est l'auteur de nombreux best-sellers mondiaux, notamment L'Alchimiste, Aleph, Onze minutes et Le Pèlerin de Compostelle. Il est l'écrivain le plus suivi sur les réseaux sociaux. En 2007, il a été nommé Messager de la paix de l'ONU. Également membre de l'Académie brésilienne des Lettres, il a reçu de nombreux prix et décorations.

Traduit du portugais (Brésil)
par Françoise Marchand Sauvagnargues

Flammarion

ADULTÈRE

DU MÊME AUTEUR

- L'Alchimiste*, éd. Anne Carrière, 1994
*Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise
et j'ai pleuré*, éd. Anne Carrière, 1995
Le Pèlerin de Compostelle, éd. Anne Carrière, 1996
La Cinquième Montagne, éd. Anne Carrière, 1998
Manuel du guerrier de la lumière, éd. Anne Carrière, 1998
Conversations avec Paulo Coelho, éd. Anne Carrière, 1999
Le Démon et Mademoiselle Prym, éd. Anne Carrière, 2001
Onze Minutes, éd. Anne Carrière, 2003
Maktub, éd. Anne Carrière, 2004
Le Zahir, Flammarion, 2005
Comme le fleuve qui coule, Flammarion, 2006
La Sorcière de Portobello, Flammarion, 2007
La Solitude du vainqueur, Flammarion, 2009
Brida, Flammarion, 2010
Aleph, Flammarion, 2011
Le Manuscrit retrouvé, Flammarion, 2013

Paulo COELHO

ADULTÈRE

*Traduit du portugais (Brésil)
par Françoise Marchand Sauvagnargues*

Flammarion

Titre original : *Adulterio*
Édition publiée en accord avec Sant Jordi Asociados,
Barcelone, Espagne.
© Paulo Coelho, 2014. Tous droits réservés.
www.paulocoelhoblog.com
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2014
ISBN : 978-2-0813-3891-3

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous.

« Avance en eau profonde »

Luc, V, 4

Chaque matin, quand j'ouvre les yeux sur ce que l'on appelle un « nouveau jour », j'ai envie de les refermer et de ne pas me lever. Pourtant il le faut.

J'ai un mari merveilleux, éperdument amoureux de moi, patron d'un respectable fonds d'investissement, qui tous les ans – à son grand déplaisir – figure sur la liste des trois cents personnes les plus riches de Suisse, d'après le magazine *Bilan*.

J'ai deux fils qui sont ma « raison de vivre » (comme disent mes amies). Très tôt je dois leur servir le petit déjeuner et les emmener à l'école – à cinq minutes à pied de la maison – où ils étudient à plein temps, ce qui me permet de travailler et de vaquer à mes occupations le reste de la journée. Après la classe, une nounou philippine les garde jusqu'à ce que mon mari et moi rentrions chez nous.

J'aime bien mon job. Je suis une journaliste réputée dans un journal sérieux que l'on peut trouver à presque tous les coins de rue de Genève, où nous habitons.

Une fois par an, je pars en vacances avec toute la famille, en général dans des endroits paradisiaques avec

des plages merveilleuses, dans des villes « exotiques » dont la population pauvre nous fait nous sentir encore plus privilégiés et reconnaissants pour les bénédictions que la vie nous a accordées.

Je ne me suis pas encore présentée. Enchantée, je m'appelle Linda. J'ai 31 ans, mesure 1,75 mètre pour 68 kilos, et je porte les plus beaux vêtements que l'argent puisse acheter (grâce à la générosité sans limites de mon mari). J'éveille le désir des hommes et l'envie des femmes.

Pourtant, chaque matin, quand j'ouvre les yeux sur ce monde idéal dont tout le monde rêve et que peu de gens parviennent à conquérir, je sais que la journée sera un désastre. Jusqu'au début de cette année, je ne me posais aucune question. Ma vie suivait son cours, même si de temps en temps je me sentais coupable d'avoir plus que je ne méritais. Et puis un beau jour, tandis que je préparais le petit déjeuner pour tous (je me souviens que c'était le printemps et que les fleurs commençaient à éclore dans notre jardin), je me suis demandé : « Alors, c'est ça ? »

Je n'aurais pas dû poser cette question. Mais la faute en revenait à un écrivain que j'avais interviewé la veille et qui, à un certain moment, m'avait dit :

« Je m'en moque totalement d'être heureux. Je préfère être toujours amoureux, ce qui est dangereux, parce qu'on ne sait jamais ce qu'on va trouver au-delà. »

Alors j'ai pensé : le pauvre. Il n'est jamais satisfait. Il va mourir triste et amer.

Le lendemain, je me suis rendu compte que je ne prenais jamais aucun risque.

Je sais ce que je vais trouver au-delà : un autre jour exactement semblable au précédent. Amoureuse ? Oui, j'aime mon mari, et comme je ne vis pas avec lui uniquement pour l'argent, pour les enfants ou pour les apparences, je n'ai pas de raison de tomber en dépression.

J'habite dans le pays le plus sûr du monde, tout dans ma vie est en ordre, je suis bonne mère et bonne épouse. J'ai reçu une éducation protestante rigide que j'entreprends de transmettre à mes fils. Je ne fais aucun faux pas, car je sais que je pourrais tout abîmer. J'agis avec le maximum d'efficacité et le minimum d'engagement personnel. Plus jeune, j'ai souffert d'amours non réciproques, comme toute personne normalement constituée.

Mais la vérité, c'est que depuis que je me suis mariée, le temps s'est arrêté.

Jusqu'à ce que je sois confrontée à ce maudit écrivain et à sa réponse. En quoi donc la routine et l'ennui sont-ils un problème ?

Pour être sincère, en rien. Seulement...

... seulement il y a cette terreur secrète que tout change d'une heure à l'autre, qui me laisse complètement démunie.

À partir du moment où j'ai eu cette pensée néfaste un matin merveilleux, j'ai commencé à avoir peur. Aurais-je les moyens d'affronter le monde toute seule si mon mari mourait ? Oui, me suis-je répondu, parce qu'il me laisserait en héritage de quoi subvenir aux besoins de plusieurs générations. Et si je mourais, qui prendrait soin de mes fils ? Mon mari adoré. Mais il

finirait par se marier avec une autre, parce qu'il est charmant, riche et intelligent. Mes fils seraient-ils dans de bonnes mains ?

Mon premier pas fut de répondre à tous mes doutes. Et plus je répondais, plus les questions surgissaient. Est-ce qu'il se trouvera une maîtresse quand je serai vieille ? Est-ce qu'il a déjà quelqu'un d'autre, parce que nous ne faisons plus l'amour comme autrefois ? Est-ce qu'il pense que j'ai quelqu'un d'autre, parce qu'il ne m'a pas manifesté beaucoup d'intérêt ces trois dernières années ?

Nous ne nous faisons jamais de scènes de jalousie et je trouvais cela formidable jusqu'à ce fameux matin de printemps où j'ai commencé à soupçonner que ce n'était qu'un manque total d'amour de part et d'autre.

J'ai fait mon possible pour ne plus y penser.

Pendant une semaine, chaque fois que je sortais du travail, j'allais acheter un objet dans la rue du Rhône. Rien qui m'intéressât beaucoup, mais du moins sentais-je que – disons – je changeais quelque chose. En ayant besoin d'un article dont je n'avais nul besoin auparavant. En découvrant un appareil ménager que je ne connaissais pas – bien qu'il soit très difficile de voir apparaître une nouveauté au royaume des appareils ménagers. J'évitais d'entrer dans les boutiques pour enfants, pour ne pas gâter les miens avec des cadeaux quotidiens. Je n'allais pas non plus dans les magasins pour hommes, pour que mon mari ne se mette pas à suspecter mon extrême générosité.

Quand j'arrivais chez moi et entrais dans le royaume enchanté de mon univers personnel, tout semblait merveilleux pendant trois ou quatre heures, et puis tout le

monde allait dormir. Alors, peu à peu, le cauchemar s'est installé.

J'imagine que la passion est pour les jeunes et que son absence est sans doute normale à mon âge. Ce n'est pas cela qui m'effrayait.

Quelques mois ont passé et je suis aujourd'hui une femme partagée entre la terreur que tout change et la terreur que tout reste pareil jusqu'à la fin de mes jours. Certains disent que nous commençons, à mesure que l'été approche, à avoir des idées un peu bizarres, que nous nous sentons moins importants parce que nous passons plus de temps à l'air libre et que cela nous donne la dimension du monde. L'horizon est plus lointain, au-delà des nuages et des murs de notre maison.

Peut-être. Mais je n'arrive plus à bien dormir et ce n'est pas à cause de la chaleur. Quand arrive la nuit et que je me retrouve dans le noir, tout me terrifie : la vie, la mort ; l'amour et son absence ; le fait que toutes les nouveautés deviennent des habitudes ; la sensation d'être en train de perdre les meilleures années de ma vie dans une routine qui va se répéter jusqu'à ce que je meure ; et la panique d'affronter l'inconnu, aussi excitante que soit l'aventure.

Naturellement, j'essaie de me consoler avec la souffrance d'autrui.

J'allume la télévision, je regarde un journal. Je vois une infinité d'informations parlant d'accidents, de gens sans abris à cause de phénomènes naturels, de réfugiés. Combien de malades y a-t-il dans le monde en ce moment ? Combien souffrent, en silence ou à grands

cris, d'injustices et de trahisons ? Combien de pauvres, de chômeurs et de prisonniers ?

Je change de chaîne. Je vois une série ou un film et je me distrais quelques minutes ou quelques heures. Je crève de peur que mon mari ne se réveille et ne demande : « Que se passe-t-il, mon amour ? » Parce qu'il me faudrait répondre que tout va bien. Le pire serait – comme cela est déjà arrivé deux ou trois fois le mois dernier – qu'à peine au lit, il décide de poser la main sur ma cuisse, la remonte tout doucement et commence à me toucher. Je peux feindre l'orgasme – je l'ai déjà fait très souvent – mais je ne peux pas par ma seule volonté décider de mouiller.

Il me faudrait dire que je suis terriblement fatiguée et lui, sans jamais avouer qu'il est agacé, me donnerait un baiser, se tournerait de l'autre côté, regarderait les dernières nouvelles sur sa tablette et attendrait le lendemain. Et alors je souhaiterais ardemment qu'il soit fatigué, très fatigué.

Mais il n'en est pas toujours ainsi. De temps à autre je dois prendre l'initiative. Je ne peux pas le rejeter deux nuits de suite ou bien il finirait par prendre une maîtresse, et je ne veux absolument pas le perdre. Avec un peu de masturbation, je réussis à mouiller avant, et tout redevient normal.

« Tout redevient normal », cela signifie : rien ne sera comme avant, comme à l'époque où nous étions encore un mystère l'un pour l'autre.

Maintenir le même feu après dix ans de mariage me semble une aberration. Et chaque fois que je feins le

plaisir dans le sexe, je meurs un peu à l'intérieur. Un peu ? Je crois que je me vide plus vite que je ne le pense.

Mes amies disent que j'ai de la chance – parce que je leur mens en disant que nous faisons l'amour fréquemment, de même qu'elles me mentent en disant qu'elles ne savent pas comment leurs maris parviennent à garder le même intérêt. Elles affirment que le sexe dans le mariage n'est vraiment intéressant que les cinq premières années et que, par la suite, il faut un peu de « fantasme ». Fermer les yeux et imaginer que votre voisin est au-dessus de vous, faisant des choses que votre mari n'oserait jamais faire. Vous imaginer possédée par lui et votre mari en même temps, toutes les perversions possibles et tous les jeux interdits.

Aujourd'hui, quand je suis sortie pour conduire les enfants au collège, j'ai regardé mon voisin. Jamais je ne l'ai imaginé au-dessus de moi – je préfère penser au jeune reporter qui travaille avec moi et feint un état permanent de souffrance et de solitude. Je ne l'ai jamais vu tenter de séduire qui que ce soit, c'est justement cela qui fait son charme. Toutes les femmes de la rédaction ont déjà affirmé qu'« elles aimeraient bien s'occuper de lui, le pauvre petit ». Je crois qu'il en a conscience et qu'il se contente d'être un simple objet de désir, rien de plus. Peut-être sent-il la même chose que moi : une peur terrible de faire un pas en avant et de tout détruire – son emploi, sa famille, sa vie passée et future.

Mais enfin... En observant mon voisin ce matin, j'ai ressenti une énorme envie de pleurer. Il était en train de laver sa voiture et j'ai pensé : « Un jour nous ferons la même chose. Les enfants auront grandi, ils seront partis pour une autre ville ou un autre pays, nous serons retraités et nous laverons nos voitures – même si nous pouvons payer quelqu'un qui le ferait pour nous. Passé

un certain âge, il est important de faire des choses dérisoires pour passer le temps, montrer aux autres que nos corps fonctionnent encore bien, que nous n'avons pas perdu la notion de l'argent et que nous continuons à exécuter certaines tâches avec humilité. »

Une voiture propre ne fera pas une grande différence pour le monde. Mais ce matin c'était la seule chose qui importait à mon voisin. Il m'a souhaité une excellente journée, a souri et est retourné à son travail, comme s'il était en train de soigner une sculpture de Rodin.

Je laisse ma voiture dans un parking – « Prends le transport public jusqu’au centre ! Assez de pollution ! » –, je prends l’autobus habituel et je vois les mêmes choses sur le chemin qui me conduit au travail. Genève semble n’avoir changé en rien depuis mon enfance : les vieilles maisons seigneuriales s’accrochent entre les immeubles construits par un maire fou qui découvrit la « nouvelle architecture » dans les années 1950.

Chaque fois que je pars en voyage, cela me manque. Ce terrible mauvais goût, l’absence de grandes tours de verre et d’acier, l’absence de voies express, les racines des arbres crevant le béton des trottoirs et nous faisant trébucher à tout instant, les jardins publics avec leurs mystérieuses clôtures en bois dans lesquelles poussent toutes sortes d’herbes, parce que « la nature est ainsi »... Une ville différente de toutes les autres qui se sont modernisées et ont perdu leur charme.

Ici nous disons encore « bonjour » quand nous croisons un inconnu en chemin et « au revoir » en sortant d’une boutique où nous avons acheté une bouteille

d'eau minérale, même si nous n'avons nulle intention d'y retourner. Nous parlons encore avec des étrangers dans l'autobus, bien que le reste du monde imagine que les Suisses sont discrets et réservés.

Quelle méprise ! Mais c'est bien qu'on pense cela de nous. Nous conserverons ainsi notre style de vie encore cinq ou six siècles, avant que les invasions barbares ne traversent les Alpes avec leurs merveilleux équipements électroniques, leurs appartements aux chambres petites et aux grands salons pour impressionner les invités, leurs femmes excessivement maquillées, leurs hommes qui parlent très fort et dérangent les voisins, et leurs adolescents qui s'habillent en rebelles mais redoutent ce que pensent leur père et mère.

Laissez-les penser que nous ne produisons que du fromage, du chocolat, des vaches et des montres. Croire qu'il y a une banque à chaque coin de rue à Genève. Nous n'avons pas le moindre intérêt à changer cette vision. Nous sommes heureux sans les invasions barbares. Nous sommes armés jusqu'aux dents – le service militaire étant obligatoire, chaque Suisse possède un fusil chez lui –, mais on entend rarement dire qu'une personne a décidé de tirer sur une autre.

Nous sommes heureux sans rien changer depuis des siècles. Nous sommes fiers d'être restés neutres quand l'Europe a envoyé ses fils dans des guerres insensées. Nous nous réjouissons de n'avoir à donner d'explications à personne sur l'apparence peu attirante de Genève, avec ses cafés de la fin du XIX^e siècle et ses vieilles dames qui se promènent dans la ville.

« Nous sommes heureux » est peut-être une affirmation mensongère. Ils sont tous heureux, sauf moi, qui en ce moment me rends au travail en pensant à ce qui ne va pas.

Encore une journée où le journal s'efforce de trouver des nouvelles intéressantes en plus de l'habituel accident de voiture, braquage (mais pas à main armée) ou incendie (vers lequel se déplacent des dizaines de voitures avec un personnel hautement qualifié qui inonde un vieil appartement parce que la fumée d'un rôti oublié dans le four a fini par effrayer tout le monde).

Encore un retour à la maison, le plaisir de cuisiner, la table mise et la famille réunie autour, priant Dieu pour la nourriture reçue. Encore une soirée où, après dîner, chacun gagne son coin – le père aidant les enfants à faire leurs devoirs, la mère nettoyant la cuisine, préparant la maison, laissant l'argent pour l'employée de maison, qui arrivera demain très tôt.

Durant ces derniers mois, il y a eu des moments où je me suis sentie très bien. Je pense que ma vie a un sens, que c'est cela le rôle de l'être humain sur Terre. Les enfants comprennent que leur mère est en paix, le mari est plus gentil et attentif, et toute la maison paraît lumineuse. Nous sommes l'exemple du bonheur pour

le restant de la rue, de la ville, de la région – qu'ici nous appelons canton –, du pays.

Et soudain, sans aucune explication raisonnable, j'entre sous la douche et je fonds en larmes. Je pleure dans le bain parce que ainsi personne ne peut entendre mes sanglots et poser la question que je déteste le plus : « Tout va bien ? »

Oui, pourquoi cela n'irait-il pas ? Voyez-vous un problème dans ma vie ?

Aucun.

Seulement la nuit qui me fait peur.

Le jour qui ne m'apporte aucun enthousiasme.

Les images heureuses du passé et les choses qui auraient pu être et n'ont pas été.

Le désir d'aventure jamais réalisé.

La terreur de ne pas savoir ce qui arrivera à mes fils.

Et alors la pensée se met à tourner autour de choses négatives, toujours les mêmes, comme si un démon était en embuscade dans un coin de la chambre pour me sauter dessus et dire que ce que j'appelais « bonheur » n'était qu'un état passager, qui ne pouvait durer longtemps. Je l'avais toujours su, non ?

Je veux changer. Je dois changer. Aujourd'hui au travail, j'ai fait preuve d'une irritation anormale, seulement parce qu'un stagiaire a mis du temps à trouver ce que j'avais demandé. Je ne suis pas comme cela, mais je me sépare de moi-même.

C'est une ânerie d'accuser cet écrivain et son interview. C'était il y a des mois. Il a seulement ôté le couvercle de la bouche d'un volcan qui peut entrer en

éruption à tout moment, semant la mort et la destruction tout autour. Si ce n'avait été lui, ç'aurait été un film, un livre, quelqu'un avec qui j'aurais échangé deux ou trois mots. J'imagine que certaines personnes passent des années à laisser la pression grandir en elles sans même le remarquer, et un beau jour n'importe quelle bêtise fait qu'elles perdent la tête.

Alors elles disent : « Ça suffit. Je ne veux plus de ça. »

Certaines se tuent. D'autres divorcent. D'autres encore vont dans les zones pauvres de l'Afrique tenter de sauver le monde.

Mais je me connais. Je sais que ma seule réaction sera d'étouffer ce que je ressens, jusqu'à ce qu'un cancer me ronge de l'intérieur. Parce que je suis vraiment convaincue qu'une grande partie des maladies résultent d'émotions réprimées.

Je me réveille à deux heures du matin et je reste là à regarder le plafond, même si je sais que je dois me lever tôt le lendemain – ce que je déteste. Au lieu d’avoir une réflexion fructueuse comme « qu’est-ce qui est en train de m’arriver », je ne parviens pas à contrôler mes idées. Depuis quelques jours – pas longtemps, grâce à Dieu – j’en suis à me demander si je dois aller dans un hôpital psychiatrique pour me faire aider. Ce n’est ni mon travail, ni mon mari qui m’en empêchent mais les enfants. Ils ne peuvent pas comprendre ce que je ressens, pas du tout.

Tout est plus intense. Je repense à un mariage – le mien – dans lequel la jalousie n’a jamais fait partie d’aucune discussion. Mais nous, les femmes, nous avons un sixième sens. Peut-être que mon mari en a rencontré une autre et que je le sens inconsciemment. Pourtant, il n’y a aucune raison pour que je le soupçonne.

N’est-ce pas absurde ? Serait-ce que, entre tous les hommes du monde, je me suis mariée avec le seul qui soit absolument parfait ? Il ne boit pas, il ne sort pas le

soir, il ne passe jamais une journée avec ses amis. Sa vie se résume à la famille.

Ce serait un rêve si ce n'était pas un cauchemar. Parce que répondre à cela est pour moi une responsabilité immense.

Alors je me rends compte que des mots comme « optimisme » ou « espoir », qu'on lit dans tous les livres qui essaient de nous rassurer et de nous préparer pour la vie, ne sont que cela : des mots. Les savants qui les ont prononcés leur cherchaient peut-être un sens et nous ont pris comme cobayes, pour voir comment nous réagirions à ce stimulus.

En réalité, je suis lasse d'avoir une vie heureuse et parfaite. Et cela peut être le signe d'une maladie mentale.

Je m'endors en y pensant. Et si j'avais un problème sérieux ?

Je vais déjeuner avec une amie. Elle a suggéré que nous nous retrouvions dans un restaurant japonais dont je n'ai jamais entendu parler – ce qui est étrange, car j'adore la cuisine japonaise. Elle m'a assuré que l'endroit était excellent, bien qu'un peu éloigné de mon travail.

J'ai eu du mal à arriver. J'ai dû attraper deux autobus et trouver quelqu'un qui m'indique la galerie de cet « excellent restaurant ». Je trouve tout horrible – la décoration, les tables avec des nappes en papier, l'absence de vue. Mais elle a raison. C'est l'une des meilleures cuisines que j'aie jamais goûtée à Genève.

« Je mangeais toujours dans le même restaurant, que je trouvais correct, mais en rien spécial, dit-elle. Et puis un ami qui travaille à la Mission diplomatique japonaise m'a suggéré celui-ci. J'ai trouvé l'endroit horrible, toi aussi sans doute. Mais ce sont les patrons eux-mêmes qui s'occupent du restaurant, et cela fait toute la différence. »

Je vais toujours dans les mêmes restaurants et je commande les mêmes plats, pensé-je. Même pour cela je ne suis plus capable de prendre de risques.

Mon amie est sous antidépresseurs. La dernière chose que je souhaite, c'est aborder ce sujet avec elle, parce que aujourd'hui je suis arrivée à la conclusion que j'étais à deux doigts de la maladie et je ne veux pas l'accepter.

Et justement parce que je me suis dit que c'était la dernière chose que j'aimerais faire, c'est la première que je fais. La tragédie d'autrui nous aide toujours à réduire notre souffrance.

Je lui demande comment elle se sent.

« Beaucoup mieux. Les médicaments ont tardé à faire effet mais une fois qu'ils commencent à agir dans notre organisme, on retrouve de l'intérêt pour les choses, qui reprennent couleur et saveur. »

Autrement dit : la souffrance s'est transformée en source de profit pour l'industrie pharmaceutique. Vous êtes triste ? Prenez cette pilule et vos problèmes se résoudreont.

Avec délicatesse, je la sonde pour savoir si cela l'intéresserait de collaborer à un grand article sur la dépression pour le journal.

« Ça ne vaut pas la peine. Les gens maintenant partagent tout ce qu'ils ressentent sur Internet. Et il y a les médicaments. »

De quoi discute-t-on sur Internet ?

« Des effets collatéraux des médicaments. Personne ne s'intéresse aux symptômes des autres, parce que c'est contagieux. Brusquement, on peut se mettre à ressentir quelque chose qu'on ne ressentait pas avant. »

C'est tout ?

« Des exercices de méditation. Mais je ne crois pas qu'ils donnent beaucoup de résultats. Je les ai tous

testés, mais je suis vraiment allée mieux une fois que j'ai décidé d'accepter que j'avais un problème. »

Savoir qu'elle n'est pas seule n'est d'aucune aide ? Discuter de ce qu'elle ressent à cause de la dépression, n'est-ce pas bon pour tout le monde ?

« Pas du tout. Celui qui est sorti de l'enfer n'a pas le moindre intérêt à savoir comment la vie continue dedans. »

Pourquoi a-t-elle passé toutes ces années dans cet état ?

« Parce que je ne croyais pas que je pouvais être déprimée. Et parce que, quand j'en parlais avec toi ou avec d'autres amies, vous disiez toutes que c'était une sottise, que les personnes qui ont réellement des problèmes n'ont pas le temps de se sentir en dépression. »

C'est vrai. J'ai vraiment dit cela.

J'insiste : je crois qu'un article ou un post sur un blog aide peut-être les gens à supporter la maladie et à chercher de l'aide. Vu que je ne suis pas déprimée et que je ne sais pas comment c'est – j'insiste sur ce point – ne peut-elle au moins m'en parler un peu ?

Mon amie hésite. Peut-être se méfie-t-elle de quelque chose.

« C'est comme se trouver dans un piège. Tu sais que tu es prisonnière, mais tu n'arrives pas... »

C'est exactement ce que j'avais pensé quelques jours auparavant.

Elle commence à faire une liste de choses qui semblent communes à tous ceux qui ont déjà visité ce qu'elle appelle « l'enfer ». L'incapacité à se lever de son lit. Les tâches les plus simples qui se transforment en

efforts herculéens. La culpabilité de n'avoir aucune raison d'être dans cet état, alors que tant de gens dans le monde souffrent vraiment.

J'essaie de me concentrer sur l'excellente cuisine, qui à ce stade a commencé à perdre de sa saveur. Mon amie poursuit :

« L'apathie. Feindre la joie, feindre l'orgasme, faire semblant d'être en train de s'amuser, faire semblant d'avoir bien dormi, faire semblant de vivre. Et puis arrive le moment où il y a une ligne rouge imaginaire et tu comprends que si tu la franchis, il n'y aura plus de retour possible. Alors tu cesses de te plaindre, parce que se plaindre signifie qu'au moins on lutte contre quelque chose. Tu acceptes ton état végétatif et tu t'efforces de le cacher à tout le monde. Ce qui donne un travail monstre. »

Et qu'est-ce qui a provoqué sa dépression ?

« Rien en particulier. Mais pourquoi tant de questions ? Toi aussi tu fais une dépression ? »

Non, bien sûr !

Mieux vaut changer de sujet.

Nous parlons de l'homme politique que je vais interviewer dans deux jours : un ex-petit ami que j'avais au gymnase¹, qui ne se souvient peut-être même pas que nous avons échangé quelques baisers et qu'il m'a touché les seins qui n'étaient pas encore complètement formés.

Mon amie est euphorique. Moi j'essaie seulement de ne penser à rien – mes réactions en pilotage automatique.

1. Équivalent du lycée en Suisse. (*N.d.É.*)

N° d'édition : L.01ELHN000351.N001
Dépôt légal : mai 2014